

Yves Zurstrassen peint l'ajouré, la peinture ajourée. Il procède par couches et jeu de caches découpés, joue à cache-cache avec un feuilletage de pâtes dans lesquelles il inclut des matrices, des signes taillés au cutter dans le papier ou la toile de tableaux déclassés.

Ses outils, sa façon de procéder, il les a graduellement mis au point, en même temps qu'il assimilait les grandes questions de l'art contemporain et qu'il se nourrissait de jazz.

Qu'est-ce qu'un tableau, qu'est-ce que la matière ? Qu'ont-ils dans le ventre ? Comment saisir, capturer la peinture au plus près de la matière sinon dans ses propres rets en usant de sa glu ?

Un tableau en devenir commence toujours par être une table des matières, un échiquier désert, du jazz en fond sonore, l'improvisation en perspective.

Aussi commence-t-il par napper un support, par y appliquer l'huile à la pâte pigmentée, grasse et luisante. Il compose avec le geste initial, répandre le terreau, prendre possession d'un terrain.

Il prépare son jardin, aménage le terrain, dame, sarcle, ratisse, dessine des parterres, cloisonne des surfaces sur lesquelles il dispose des pions: des figures découpées.

Il les distribue comme autant d'îlots, de plates-formes sur une mer d'huile, signes de pistes, morceaux de masques transférés d'un tableau vers un autre.

La toile devient l'ébauche d'un moucharabieh, d'une grille de parole.

Ensuite il pose une nouvelle couche de pâte, sandwich les formes essaimées entre deux superficies. Il les enfouit sous une nouvelle strate et se balade, pinceau en main, trace des sillages, ébauche des trajets, pose des lignes, s'arrête à chaque signe, les aborde comme des poteaux indicateurs, leur reconnaît une importance de signal.

Il câble les îlots, les réunit en archipel, les fédère, les met en phase, avant dernier stade de la métamorphose de la peinture en tableau.

Il établit un circuit, des connections, des liens, bande des courroies qui relient les rouages formels.

La promenade achevée, il se trouve à la tête d'une boîte à musique verrouillée.

Il l'ouvre et l'active lorsqu'il retire soigneusement les caches, soulève les masques, lève les signes. L'opération est délicate. À chaque signe qu'il livre, il pratique un regard sur le passé du tableau, sur une histoire qu'il ajoure.

Il prend du recul, et c'est un claironnement, une circulation sonore qui prend le relais, un caléidoscope d'images qui s'impose au regard.

Eddy Devolder, le 19 février 2006